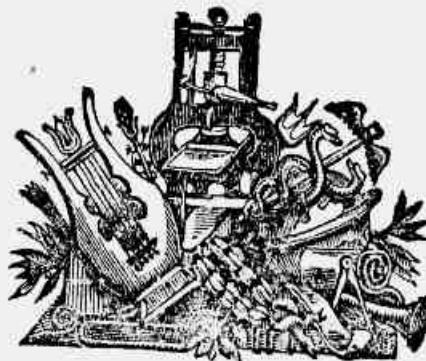


RIO DE JANEIRO,
1.^{er} Septembre 1839.

PREMIÈRE ANNÉE,
N.^o 5, 1.^{er} Vol.



REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît au Numéro, avec Gravure, le Premier de chaque mois, à l'imprimerie et Chalcographie dirigées par C. H. FERREIRA FILS, Rua dos Barbantes, N^o. 75. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de: 25000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (*)

Atalide.

Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et ne punisse.

N. 5. POÉSIE,

Sommaire.

Olaya et Julio, nouvelle brésilienne. — Littérature: Choix de maximes, pensées et réflexions du Marquis de Maricá. — Sciences: Plante du Maïs. — Poésie: Atalide; Stances. — Variétés: De la civilisation et des progrès au Brésil. — Nouvelles diverses. — Revue du mois.

(*) Cette estampe, gravée à Rio par C. H. FERREIRA FILS, se vend séparément 500 rs. tirée sur grand papier.

OLAYA et JULIO,

NOUVELLE BRÉSILIENNE,
Traduite librement du Portugais.

PHOLOGUE.

Un jour, pendant un de mes voyages dans les provinces septentrionales du Brésil, les approches d'un violent orage m'obligèrent à chercher un asile dans le voisinage de ma route. Le site où je me trouvais, l'un des plus riches et des plus fertiles de cette région, offrait à la vue différentes propriétés rurales. Je choisis naturellement celle qui avait le plus d'apparence, et je m'y dirigeai, par une superbe avenue tirée au cordeau et digne d'être comparée aux plus remarquables de l'Europe, tant par sa régularité, que par la beauté des

noyers de l'Inde qui l'ornaient de leur verdoyant feuillage. Cette avenue me conduisit devant le perron d'une maison de nouvelle construction, d'une architecture si élégante et de proportions tellement symétriques, qu'elle aurait pu le disputer à beaucoup de palais. J'arrivai au moment même où l'orage commençait à éclater. Un nègre déjà vieil, mais d'une figure agréable, et proprement vêtu, vint à moi immédiatement, et appelant un domestique, pour qu'il me débarrassât de ma monture, me pria poliment de m'asseoir dans la *Varranda*, jusqu'à ce qu'il eût averti son maître de mon arrivée.

Celui-ci ne tarda pas à venir me recevoir. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'un maintien noble et aisé, et d'une physionomie si expressive et si ouverte qu'il le appelait de prime abord la confiance et la sympathie. Après m'avoir offert des rafraîchissements, selon la coutume hospitalière du pays, il entama une conversation qui se tourna bientôt sur les intérêts politiques du Brésil. Mon hôte s'exprimait avec une facilité extrême, et une éloquente simplicité. La conformité de nos opinions reserra en peu d'instans les liens d'une connaissance encore si nouvelle, et lorsqu'on vint nous appeler pour dîner, nous étions déjà intimes.

Nous trouvâmes, dans une salle qui répondait à l'élégance de la maison et à la table délicate et splendide qui nous attendait, une jeune femme que mon hôte me présenta comme

son épouse. Je fus frappé d'admiration en voyant un couple aussi bien assorti. La beauté et la finesse des traits de la jeune dame étaient rehaussés par une expression de modestie qui ne diminuait en rien cette suavité, où, suivant l'expression italienne, cette *morbi-lezza* des gestes, qui est un charme particulier aux Brésiliennes. Un avantage assez rare dans les pays chauds, augmentait encore en elle l'attrait de cette physionomie qui respirait la bienveillance et la candeur : ses yeux, du bleu le plus foncé, étaient ombragés par de longs cils noirs, et ses sourcils et ses cheveux, de même couleur, contrastaient remarquablement avec la blancheur éclatante de sa peau, qu'aurait pu lui envier la *Lady* la plus distinguée, si ses jones avaient été un peu plus colorées. Je trouvai que sa pâleur même avait quelque chose de séduisant, et pourtant ce n'était pas qu'en elle la richesse de la parure aidait à me faire illusion, car ses vêtemens étaient extrêmement simples, et consistaient uniquement en une robe couleur de rose, attachée négligemment avec une ceinture bleu céleste; pour ornement, elle portait seulement à son cou une chaîne en cheveux à laquelle était suspendu un petit cœur de corail.

Pendant le dîner, bien que les attentions et les soins des deux époux fussent dirigés vers leur hôte, et qu'ils se parlasseent avec beaucoup de réserve, un observateur moins expert que moi, n'aurait pu être sans remarquer le profond sentiment qui les uniss-

sait, et que manifestaient sensiblement les moindres de leurs mouvements, de leurs regards ou de leurs paroles. La jeune femme, lorsqu'elle pensait qu'elle n'était pas observée, cessait de manger pour contempler son mari, et la voix de celui-ci quand il s'adressait à elle, respirait une tendresse inexprimable. Enfin mon appétit de voyageur, quoique provoqué par d'excellents mets, cédait à l'admiration, et de temps en temps j'oubliais mon assiette pour jouir du spectacle d'une aussi parfaite union.

Au dessert, une nourrice saine, robuste et d'une figure enjouée, parut, portant dans ses bras un enfant âgé d'environ deux ans, et aussi gracieux que devait l'être le fruit d'une telle alliance. L'enfant, par sa gentillesse enchantait le père et la mère, et passait tour à tour des bras de l'un dans ceux de l'autre. Bientôt je joignis mes caresses aux leurs, et cela acheva de me gagner l'affection des deux époux.

Au moment où nous quittâmes la table, le tonnerre avait cessé, mais la pluie tombait encore par torrent, et comme il était alors impossible de sortir pour visiter les jardins, mes hôtes cherchèrent à me distraire en me montrant l'intérieur de leur maison, à la construction et à l'arrangement de laquelle l'opulence et le bon goût avaient également coopéré. Arrivés au salon, dont l'ameublement était d'une grande magnificence, je remarquai, au milieu, une table très-riche, en mosaïque, sur laquelle se trouvait, recouvert d'un cylindre en verre, un

vase rempli d'une quantité de fleurs en plumes de Bahia, où une perruche verte à tête rouge, très-bien empailée, reposait, le bec à moitié ouvert, et les ailes un peu écartées du corps, comme si elle essayait de prendre sa volée. Je m'aperçus bientôt que les yeux de l'oiseau étaient en brillants. Mais une autre particularité fixa encore plus mon attention : le vase, au lieu d'être de porcelaine, comme tous ceux qui ornaient le salon, était de terre commune, et par sa forme, de moyenne grandeur, ne différait en rien d'un pot ordinaire à puiser de l'eau. A cette singularité, je dis en m'adressant au maître de la maison : « Voici une anomalie qui cache quelque mystère, et la simplicité de ce vase, placé sur un piédestal si précieux renferme assurément une énigme ?

» — Ah !, s'écria mon hôte, tous les diamants de *Téjucó* ne pourraient me payer ce pot de terre ! Les cendres de deux époux y doivent reposer un jour.... » Et se tournant vers sa compagne, il ajouta : « Cet ange que vous voyez s'en est servi, aux jours du malheur, pour porter de l'eau sur sa tête ! »

A ces mots, la jeune femme rougit, et jeta sur son mari un regard auquel une expression tendre et modeste donnait un attrait irrésistible. L'heureux époux demeura alors comme absorbé par la contemplation, et ce ne fut qu'au bout de quelques instans que, s'adressant de nouveau à moi, il me dit : « Ce serait à la fois un manque d'éducation et de générosité que de

chercher à éveiller la curiosité d'un hôte sans vouloir la satisfaire: aujourd'hui même vous serez au fait de notre histoire. Mon Olaya, continua-t-il pourquoi rougir encore? Le récit de la honne action à laquelle nous devons notre félicité est digne d'être publié: elle est une preuve que quelquefois la vertu reçoit sa récompense sur la terre. »

Mon hôte, en effet, me tint parole: à l'heure du coucher, il me confia un manuscrit que je dévorai pendant la nuit, et duquel, avec la permission de son auteur, je pris la copie que j'offre ici au lecteur.

RÉCIT.

I.

Adieu cent fois, adieu Marie:
Jamais mon cœur ne t'oubliera.

« Saisissons le crapaud! s'écriait un enfant de douze à treize ans, monté sur un petit cheval très-ardent. — Saisissons le crapaud! répétaient deux enfans plus jeunes, à pied, au milieu d'une demi-douzaine de petits nègres, tandis que sept ou huit dogues accompagnaient d'affreux aboiemens cette chasse d'une nouvelle espèce.

La misérable créature qui se trouvait attaquée ainsi, n'était point un crapaud, mais un enfant qui, par sa conformation, présentait véritablement quelques traits de ressemblance avec cet animal. Son ventre enflé, sa tête presque jointe à ses épaules, ses

jambes et ses bras amaigris et terminés par des doigts très-éfilés, rappelaient la forme grossière de cette bête hideuse; et ce qui ajoutait encore à cette ressemblance, c'était sa couleur livide et ses yeux égarés par la fraude.

» Cette scène se passait au milieu d'une vaste et riche plantation, située dans l'intérieur de la province du Céará. L'enfant, quoique hydropique, et dans un état complet de souffrance, se voyant ainsi attaqué, avait, dans sa terreur même, trouvé assez de force pour fuir, et pour venir se réfugier sous le mur de l'habitation, où il était tombé tout hors d'haleine et exténué de fatigue. Là il ne tarda pas à être atteint par ses ennemis: déjà les jeunes garçons et les chiens l'entouraient en redoublant leurs cris; déjà celui qui les commande donne l'ordre d'aller lui chercher un lacet. Le jeune chef de cette bande d'inférieure, que ne distinguait pas seulement sa monture, était un enfant d'un extérieur agréable, mais dont la physionomie annonçait la fierté et l'audace. Il était vêtu comme en un jour de cérémonie, c'est-à-dire tout en noir: il portait avec habit, gilet et pantalon de cette couleur, des bottes ornées de lourds éperons d'argent, et un col de dentelle du pays, avec une cravate de batiste,achevait de compléter ce vêtement, que son âge rendait remarquable. Les deux autres enfans, frères de celui-ci, étaient encore en négligé du matin; et les jeunes nègres, entièrement nus, excepté les plus âgés, qui

portaient des calçons, laissaient voir à découvert la couleur noire ou brune de leur peau, telle qu'ils l'avaient reçue de la nature,

» Sur ces entrefaites une petite fille de onze à douze ans, sortit d'une des salles basses de la maison, car l'événement avait pour théâtre le derrière de l'habitation, dont l'entrée principale se trouvait du côté opposé. « Mon frère, cria-t-elle au petit cavalier, papa est déjà à cheval, et te cherche pour se mettre en route: il est tard. — Et vous, continua-t-elle, en s'adressant aux deux enfants plus jeunes, allez vous habiller, maman vous appelle depuis une heure; et la voiture, qui doit nous conduire tous au mariage de notre cousine, attend à la porte. » — « Laisse-moi! » fut la première réponse du frère aîné; mais cependant un instant après il suspendit ses poursuites, et se tournant vers sa troupe, il dit avec le ton absolu d'un général: « C'est assez: nous n'avons pas le temps d'achever notre chasse aujourd'hui; laissons notre proie en repos jusqu'à demain. Que mes frères aillent s'habiller; vous nègres, emmenez les chiens, et que personne ne touche à l'animal, ou il aura affaire à moi. Vous avez entendu: partons. » — Et il s'élança au galop vers l'entrée principale de l'habitation; les deux petits frères rentrèrent dans la maison par la salle basse, et la bande de jeunes nègres et de chiens se mit, en criant et en aboyant, à courir sur les traces du cheval au milieu d'un nuage de poussière.

» La petite fille, restée seule et s'étant approchée de la pauvre victime, lui dit alors d'une voix douce: « Qui es-tu? » — Mais l'enfant, presque mort de peur et de fatigue, ne put répondre que par des soupirs et des gémissements. — « Le malheureux! poursuivit-elle, dans quel état il est! Puis lui tendant la main, elle ajouta: Sois sans crainte. — Tu dois avoir soif? veux-tu boire un peu de lait? » — L'enfant fit un signe affirmatif; et la petite fille, courant vers la salle, revint bien vite avec un grand vase plein de lait et de farine de manioc. — À l'aspect du vase, le pauvre petit parut ressusciter, et l'attirant à lui, il put boire et manger tout ensemble le mélange bienfaisant.

» La jeune fille considérait l'enfant d'un air de satisfaction et d'intérêt, lorsque celui-ci, ayant épuisé jusqu'à la dernière goutte de lait, et étant revenue à lui, leva les yeux pour regarder celle qui non seulement l'avait sauvé des mains de ses persécuteurs, mais encore l'avait ranimé par un délicieux breuvage. En la voyant il se mit à genoux et s'écria: « O mon bon ange, ayez pitié de moi! » — En effet, les anges ne se représentent pas plus jolis et de physionomie plus agréable que cette jeune fille, avec sa figure ronde, sa bouche riante, ses yeux bleus, ses sourcils noirs comme l'ébène, ses cheveux de la même couleur, et retombant en boucles sur ses épaules, dont la blancheur éclatait sous les plis d'une robe rose toute unie et sans autre ornement qu'une

ceinture bleue.

» Après un moment de silence, l'aimable créature répondit en souriant et en soupirant tout à la fois: «« Hélas! je ne suis point un ange, je ne suis qu'une infortunée, car je déplaïs à ma mère. — »» Ah! répondit l'enfant, vous avez encore un père, une mère, des frères, et une belle métairie, avec des troupeaux et du lait..... Moi, j'ai tout perdu: je suis un orphelin abandonné, qui ne connaît personne; que personne n'aime, et qui meurt de faim et de maladie. »» En suite lui disant qu'il se nommait Julio de ***, il lui fit connaître les événemens qui l'avaient réduit à la triste situation dans laquelle il se trouvait.

» Ses parens habitaient un bourg avancé de plus de trente lieues dans les terres, où ils étaient assez à leur aise, ayant des plantations, des esclaves et une grande quantité de bestiaux. Mais la sécheresse, la mort des esclaves, et les procès ayant successivement ruiné la maison, son père en était mort de chagrin, et sa mère était restée seule avec lui dans un état voisin de la misère. Le vicaire de l'endroit, homme vénérable, et d'une charité évangélique, avait secouru la malheureuse veuve jusqu'à l'époque où la douleur qu'elle ressentait de la perte de son mari, l'avait conduite elle-même au tombeau. Le bon vieillard alors s'était chargé du pauvre orphelin, et lui avait prodigué tous les soins et toute la tendresse d'un père. Mais les temps de sécheresse s'étant

renouvelés avec plus de séquence et d'intensité, on déserta le bourg, et le digne ecclésiastique devenu aveugle, sur la fin de sa carrière, n'eut plus pour subsister, lui et son popille, que les aumônes de quelques familles d'Indiens et de Noirs libres, qui n'avaient pas encore abandonné ces lieux. Enfin, pour comble d'infortune, la mort vint frapper le vertueux apôtre et ses héritiers, étant emparés de ce qui lui restait, et ayant fermé la porte de la maison, ayant laissé sans asile, le miserable enfant, déjà en proie aux atteintes d'une fièvre intermittente, et menacé de tous les symptômes d'une hydropisie. Après cette dernière catastrophe, le pauvre petit malheureux avait marché à la grâce de Dieu, traversant les forêts et les déserts brûlans, se nourrissant de noix de coco, de cajus et autres fruits qu'il rencontrait, ou de ce qu'on lui donnait par charité dans les cabanes qu'il trouvait sur son passage. La fatigue de la route et la mauvaise nourriture avaient empiré son mal: aussi en arrivant sur les terres de l'habitation où il avait été assailli par les petits chasseurs, il était dans un état d'enslure presque désespérée.

» Lorsque la jeune fille connut tout ce qu'avait souffert cet enfant, elle s'écria: «« Infortuné, ce n'était pas assez de tes maux: mon frère encore menaçait ta vie. Ah! si je n'étais arrivée, pauvre petit, tu serais mort! Et le pire, ajouta-t-elle, d'un air triste, c'est que tu n'es pas en sûreté ici; demain nous reviendrons, et

mon frère s'emparera de toi, car il fait tout ce qu'il veut, et il est bien méchant. Il faut absolument que tu t'en ailles. — Mais comment t'en aller? sans rien à manger et si malade!... Et moi, qui n'ai rien à te donner. Mon frère, lui, beaucoup d'argent et bien des jolies choses... Mais moi... cependant, attends un peu.»» Et courant vers la salle, elle revint au bout de quelques minutes, ayant sur l'épaule une petite perruche verte à tête rouge, une *pataca* dans la main, et un petit sac de toile peinte suspendu à son bras. Elle s'empressa de montrer à l'orphelin ce qu'elle apportait, et lui dit avec tendresse: «« Prends tout cela; dans ce sac il y a de la farine de manioc, et quand tu l'auras mangée, cette *pataca* te servira à acheter des alimens pendant quelque temps; enfin quand tu n'auras plus rien, tu pourras vendre cette petite perruche, qui est si jolie! »»

« Les émotions des enfans sont très-vives, mais instantanées: ils passent en un moment des pleurs au rire, et du plus grand désespoir à la joie la plus bruyante. C'est ce qui arriva à celui-ci en voyant les présens qui lui étaient offerts. Cependant un sentiment de délicatesse lui fit d'abord refuser l'argent et l'oiseau. Sa jeune liensaitrice, insistant alors, lui dit: «« Prends: cet argent ne me privera pas: mon père me l'a donné pour acheter des rubans, et je dois en recevoir tant à la noce de ma cousine! Quant à cette perruche, la future mariée me l'a envoyée il y a seulement deux jours,

et je n'ai pas encore eu le temps de m'y attacher: accepte-la sans crainte; elle te sera souvenir de moi. »—

« Ah! s'écria le pauvre enfant, enthousiasmé, je n'en ai pas besoin pour ne jamais vous oublier. Je me souviendrai de vous comme d'un ange qui m'a sauvé la vie et m'a comblé de bienfaits: tant que je vivrai, je ne me séparerai point de cet oiseau. Mais vous, vous oublierez le misérable orphelin qui vous doit ce reste d'existence, et qui va expirer dans quelque lieu ignoré en bénissant sa protectrice.... Au moins si j'avais aussi quelque présent à vous laisser!... Ah! ajouta-t-il, après un court silence, et en détachant une chaîne en cheveux qu'il portait à son cou, avec un petit cœur de corail, voilà tout ce qui me reste de ma mère: ce cordon est de ses cheveux: acceptez-le; je mourrai bientôt: il vous rappellera que les jours d'un infortuné furent prolongés par votre bonté angélique. Vous, vous vivrez long-temps, et vous serez heureuse; car ma mère m'a souvent dit que celui qui fait le bien ne doit jamais être malheureux. »

« Cet enfant, avant que la maladie ne l'eût défiguré, avait des traits d'une beauté remarquable, et en cet instant la force du sentiment de reconnaissance et d'admiration qui le transportait, avait rendu à ses yeux leur expression de candeur et de vivacité; à sa bouche, son gracieux sourire, et à sa voix son timbre sonore et pénétrant. Aussi la jeune fille ressentit-elle alors, à son insu, une

autre émotion que celle que la simple compassion l'aurait pu lui inspirer. Une âme noble et généreuse se découvrait à elle, et une sympathie que son âge tendre ne pouvait s'expliquer, lui présentait dans cette créature, si misérable et si maltraitée par le sort, un être qui méritait de rencontrer une délicatesse semblable à la sienne. Ce fut cette sympathie qui en remplissant de larmes les yeux de l'innocente fille, lui fit adresser ces paroles à l'orphelin : « Je conserverai ce présent toute ma vie : il vient de graver dans ma mémoire ce que nous a souvent répété notre bon pasteur : Que si les biens de la fortune sont incertains, Dieu aussi n'abandonne jamais les malheureux, et leur réserve des secours imprévus. » Ce fut enfin le même sentiment qui, pour cacher ses pleurs, lui fit hâter son départ, en ajoutant : « Je ne puis rester plus long-temps : tout le monde est déjà prêt, et si je faisais attendre ma mère pour la cérémonie.... Adieu : pars que l'Enfant-Jésus et sa Sainte Mère t'accompagnent. Voilà ton chemin ; nous allons du côté opposé, et je crois bien que nous serons deux jours absents : tu peux, pendant ce temps, aller assez loin pour que mon frère ne puisse plus te retrouver. Adieu Jullio... adieu. » Et elle s'éloigna en courant.

L'enfant la suivit des yeux en silence, et quand il la vit disparaître, il sentit à la fois un sombre nuage obscurcir sa vue, et une vive oppression arrêter les battemens de son

cœur, comme si la vie l'abandonnait. Il demeura dans cet état jusqu'à ce que le bruit de la voiture l'eût rappelé à lui-même. D'un pas chancelant, il prit alors la route que lui avait indiquée sa bienfaitrice.»

(*La suite au prochain numéro.*)

LITTÉRATURE.

CHOIX DE MAXIMES, PENSÉES ET RÉFLEXIONS *du Marquis de Maricá.*

Quelques hommes s'élèvent parce qu'ils sont légers comme le gaz et la vapeur ; d'autres s'élèvent, comme les projectiles, par la force du caractère et des talents.

Nul ne considère son bonheur comme supérieur à son mérite, mais tous se plaignent des injustices des hommes et de la fortune.

La modestie fait briller le talent ; la vanité l'obscurcit.

Les orgueilleux sont ordinairement ingrats ; ils considèrent les bienfaits comme des tributs qu'on leur doit.

Un génie supérieur n'est pas moins fineste aux hommes qu'une beauté extraordinaire ne l'est aux femmes ; en tout la médiocrité est une garantie et un gage de repos et de sécurité.

Quand le peuple ne croit pas à la probité, l'immoralité est générale.

Sans les illusions de notre imagination, le capital de la félicité humaine serait bien mince et bien limité.

Deux choses ne se pardonnent pas au sein des partis politiques: la neutralité et l'apostasie.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

DE LA CIVILISATION ET DES PROGRÈS AU BRÉSIL. (1)

Aujourd'hui tous les états du globe se vantent d'avoir atteint l'ère des progrès, bien que pour la plupart cette prétention puisse paraître contestable sous plus d'un rapport: l'Espagne et la France, au besoin, en seraient des preuves convaincantes; l'une, en politique, à force de chercher la liberté, a rencontré l'anarchie; l'autre, en littérature, à force d'innovation, menace de tomber dans la barbarie; en haine de la souveraineté d'un seul, l'Espagnol gémit sous le fer des guer-

(1) Cet article, dont nous empruntons le fond à des documents, publiés il y a quelque temps par M. Paulo Fernandes Viana, offrira à nos lecteurs, sur un pays trop peu connu en Europe, des considérations que nous croyons du plus haut intérêt, non seulement pour les nationaux mais encore pour les étrangers.

res civiles, et subit le joug de mille tyrans; par amour pour le changement, le Français s'éloigne chaque jour davantage de Racine et de Bossuet pour se rapprocher de Ronsard et de Scudéry, et les monstruosités de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas ont remplacé pour lui le sublime de Corneille.

Toutefois au milieu de ce concert de louanges que se prodigue à elle-même la vanité des nations, une voix se remarque, plus modeste que les autres, c'est celle du peuple d'une des régions les plus vastes et les plus favorisées du nouveau monde; c'est, en un mot, la voix du peuple brésilien. Pourtant ce peuple n'a pas moins de droits qu'aucun autre à s'enorgueillir de l'avancement rapide de sa civilisation, de l'amélioration réelle de ses mœurs, et de l'essor incontestable qu'en moins d'un quart siècle il a su donner à la fois à sa politique, et à son commerce.

En effet, est-il aucun pays des deux hémisphères qui, plus promptement et avec moins de secousses, soit parvenu à prendre un rang plus honorable parmi les nations? Il n'y a pas encore vingt ans que le Brésil, annexe du royaume de Portugal, était, comme toutes les colonies, forcé de se soumettre aux lois et même aux caprices de sa métropole. Des populations nombreuses, dont les mœurs et les habitudes réclamaient une législation différente de celle de l'Europe, étaient dans l'obligation d'obéir à des lois établies par des législateurs euro-

peens, en l'absence et sans la délibération de ces mêmes populations qui leur devaient obéissance. Aujourd'hui, grâce au courage, de quelques-uns de ses citoyens, grâce à la magnanimité de l'immortel Don Pedro, le Brésil, élevé au rang des empires, est affranchi de son antique servitude: ses fils seuls sont appelés à la défense de l'état et de son territoire; seuls ils sont appelés à rendre la justice; seuls ils le sont à la délibération et au maintien des lois dans les assemblées nationales; pour eux le nom de colons s'est changé en celui de citoyens: de vassaux qu'ils étaient, ils sont devenus des hommes libres. La nation brésilienne, qui jadis ne communiquait que par entremise avec toutes les autres nations, aujourd'hui traite directement avec celles des deux continents. Diplomatiquement, les ambassadeurs de son souverain légitime marchent de front avec ceux de toutes les cours européennes dans toutes les capitales du monde. Commercialement, son pavillon et ses produits sont admis dans tous les ports étrangers, avec tous les honneurs et tous les avantages des nations les plus anciennes.

Mais ces améliorations, que, par leurs effets au dehors, on pourrait appeler extérieures, ne sont pas les seules effectuées au Brésil depuis vingt ans. Il en est d'autres qui, pour être tout intérieures et pour ainsi dire, locales, n'en sont ni moins sensibles ni moins réelles, puisqu'elles ont plus particulièrement contribué à la civilisa-

sation et au bien être individuel des populations. Nous entendons indiquer ici les développemens remarquables obtenus, pendant la même période, dans les sciences, dans les lettres et dans les beaux-arts; dans les arts utiles et dans l'industrie.

Si nous regardons autour de nous, nous serons convaincus de la vérité de ces assertions: nous trouverons les diverses branches d'études scientifiques représentées par plusieurs académies et plusieurs collèges qui rivalisent de travaux avec les fondations européennes de la même espèce, telles que l'Académie militaire, l'Institut géographique et historique, l'Université de S. Paulo, le collège de D. Pedro II, et une foule d'autres établissements, publics ou particuliers, fondés ou améliorés depuis peu d'années. Et si nous pénétrons dans ces sanctuaires des lettres et des sciences, nous y trouverons des littérateurs et des savans distingués, des astronomes, des naturalistes, des minéralogistes, des géographes, des médecins, des professeurs en tout genre, que la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne pourraient nous envier; en un mot, nous y verrons inscrits les noms des Camara, des Andrade, des Maricá, des S. Leopoldo, des Magallens, des Germon.

Nous trouverons également les beaux-arts honorés et cultivés comme il doivent l'être dans un pays véritablement civilisé. Non seulement nous admirerons au sein de la capitale le magnifique temple que la munificence souveraine leur a élevé dans ces der-

niers temps, mais encore nous admirerons l'excellence des études de cette Académie, que l'administration vraiment artistique de son savant directeur a mise en peu d'années dans le cas de rivaliser avec les Académies de l'Europe, en donnant à ses expositions annuelles de peinture, de sculpture, d'architecture et de gravure en médailles une solennité et un ordre qui rappellent les expositions françaises. Le public n'a pas encore oublié les tableaux remarquables qui ont figuré à l'exposition dernière: *Un jeune poète méditant sur des ruines*, par M. Araujo Porto Alegre, artiste brésilien qui joint au feu de l'imagination nationale le fruit de longues études faites en Europe; *une Vue de Bota Fogo*, par M. Maller, jeune peintre aussi habile que modeste, et la *Mort de Turenne* par M. F. E. Taunay, dont les talents soutiennent si dignement la célébrité européenne de son nom.

Ce n'est pas seulement dans les beaux-arts que les progrès sont essentiellement notoires au Brésil, ils ne le sont pas moins dans les arts utiles et dans l'industrie. Ces progrès, particulièrement dans la capitale, se rattachent à tout ce qui nous environne journellement, et nous en rencontrons à chaque instant des marques positives, soit dans nos rues, soit dans nos promenades, soit dans l'intérieur des établissements publics, soit même dans l'intérieur de nos maisons. Les quartiers principaux de cette grande cité se sont ostensiblement embellis; les bâtiments qui les composent ont gagné en

élégance sans rien perdre en solidité; notre jardin public a été l'objet de travaux qui en ont fait la promenade la plus agréable; de nouveaux théâtres se sont élevés, et le premier, le plus ancien, celui de S. Pedro d'Alcantara, vient d'être restauré avec un goût qui fait le plus grand honneur à l'artiste distingué qui s'est chargé de cette tâche difficile. Il n'est pas même jusqu'aux habitations les plus simples qui, avec le temps n'aient gagné ou en propreté ou en luxe, et on peut dire que sous ce dernier point de vue les maisons et les boutiques de plusieurs de nos rues ne le cèdent en rien depuis quelques années aux plus brillantes de Paris et de Londres.

Enfin, les établissements d'utilité ou de commodité publique se sont multipliés dans la capitale du Brésil, comme dans les plus grands villes de l'Europe et des États-Unis. Maintenant le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, arrivant à Rio de Janeiro, s'étonne de rencontrer à 2000 lieues de son pays une foule de ces établissements qui, sous les rapports intellectuels, mettent les populations à même de se passer de l'étranger. Dans une cité, où il y a cinquante ans, il n'existe pas une presse typographique, on trouve aujourd'hui des imprimeries assez importantes, pour employer des presses mécaniques, des litographies, des fabriques de papier, des ateliers de reliure; une chalcographie y était réclamée depuis longtemps par les arts du dessin: elle y a été créée récemment par un graveur

français. Dans une ville où il y a 20 ans il n'y avait pas un seul journal, il en existe aujourd'hui pour toutes les spécialités; la politique, les sciences, la littérature et même les modes, ont leurs organes respectifs. Rio de Janeiro a maintenant des gazettes dans tous les formats et dans presque toutes les langues. Outre les journaux nationaux, on y trouve des journaux anglais et français, parmi lesquels on peut citer *the Rio Circular*, le *Corsaire* et la *Revue française*, qui rivalisent avec les publications européennes.

Le voyageur de l'ancien continent n'est pas moins étonné de trouver dans une ville située à l'une des extrémités du nouveau monde des bains, des cafés, des hôtels, des traiteurs, des omnibus, des bateaux à vapeur, aussi bien servis que dans les premières capitales de l'Europe, et tout cela aux lieux mêmes où vingt ans auparavant on aurait en vain cherché rien de semblable.

Assurément les nombreuses améliorations effectuées jusqu'ici dans la capitale du Brésil, suffisraient pour démontrer que cet empire marche à grands pas dans la voie du progrès, mais ce qui achève de le prouver de la manière la plus péremptoire, c'est l'activité, c'est la noble émulation avec laquelle tous les Brésiliens éclairés tentent chaque jour quelque amélioration nouvelle, et cherchent à faire tourner au profit des masses l'emploi des capitaux, par l'association des spéculateurs nationaux et étrangers.

Que de projets utiles ont été déjà réalisés par le zèle et les efforts de ces véritables amis de leur pays! Nous leur devons, entre autres fondations remarquables, le Mont de piété, la Banque commerciale, les Bateaux à vapeur et les Omnibus. Nous leur devrons bientôt des chemins de fer et des routes nouvelles, déjà autorisés par les chambres législatives. Espérons que les derniers projets soumis à cet auguste aréopage, et dont l'exécution serait un bienfait réel pour notre riche et florissante cité, seront accueillis aussi favorablement qu'ils le méritent par l'importance de leur objet. Nous voulons parler du projet d'aplanissement du morne du Castello, dont la réalisation non seulement donnerait une valeur immense aux propriétés d'un des quartiers les plus habités de la ville, mais encore contribuerait à la salubrité de tous les autres quartiers. Nous voulons parler aussi du projet de convertir le Camp S. Anna en Jardin public et de construire des marchés sur différents points de la capitale, projet qui réunirait au plus haut degré l'utile à l'agréable, et qui en rendant Rio de Janeiro tout à fait digne du titre de chef-lieu d'un grand empire, le ferait rivaliser avec les plus belles cités de l'Europe, dont les marchés et les promenades publiques sont regardés, avec raison, comme les premiers ornements. Nous voulons parler surtout du projet d'établissement d'un Petit-poste à Rio de Janeiro, car l'objet de ce projet est, selon nous, d'une utilité incontestable

pour tous les habitans de cette vaste cité, qui jusqu'à présent ont été réduits, par la longueur des distances à parcourir, à n'avoir entre eux que des communications difficiles et pour ainsi dire nulles. Ce projet, conçu par un de nos plus honorables citoyens, a déjà obtenu l'approbation publique et mérite, à notre avis, toute la sollicitude du gouvernement : il tend à doter le Brésil d'une institution que la France a considérée pour elle comme une des innovations les plus utiles du dix-huitième siècle, et que toutes les villes de l'Europe et de l'Amérique ont imitée depuis.

Outre ces projets d'un intérêt général, l'assemblée législative aura sans doute à délibérer également sur d'autres projets d'un intérêt seulement local, mais pourtant aussi d'une grande utilité. Il s'agit ici du prolongement de la rue de Cano jusqu'à la place du Palais, et du percement d'une rue nouvelle communiquant directement de la façade de l'Académie des Beaux-Arts à la place de la Constitution. L'exécution de ces deux projets serait un embellissement et une véritable amélioration pour deux des plus grands quartiers de la ville, le palais impérial y gagnerait une issue plus proche et plus accessible, et l'un des plus beaux monuments de la capitale cesserait d'être enseveli au milieu d'un amas de constructions tout à fait indignes de son voisinage.

Il est à désirer, dans l'intérêt du pays, que ces divers projets ne rencontrent aucun obstacle, et obtiennent

promptement l'autorisation des chambres législatives. Déjà une autorisation semblable, bien qu'accordée avec quelque lenteur, à des projets antérieurs, a prouvé de reste qu'au Brésil les corps délibérants de la nation s'intéressent sincèrement à la prospérité de l'état, et par le bien qu'ils ont déjà fait, on peut pressentir le bien qu'ils feront encore. Ce bien sera d'autant plus efficace que tout nous assure que désormais il ne se fera plus attendre. Le même esprit de progression et de perfectionnement, qui se fait sentir jusqu'à dans les dernières classes, ne peut manquer d'arriver à ses développemens les plus étendus au sein des sociétés sociales : M. M. les Ministres, ainsi que M. M. les membres de la législature, pénétrés comme ils le sont des devoirs et de la dignité de leurs hautes fonctions, savent tellement que qui que ce soit que dans un gouvernement représentatif ils sont appelés à exercer, pour ainsi dire, individuellement une portion de la souveraineté, non de cette souveraineté démocratique et parlementaire qui, au nom de tous, ne fait rien pour personne ni pour elle-même, mais de cette souveraineté monarchique et libérale qui, au nom révéré du Prince, répand également sur tous les citoyens les biensfais de la civilisation, et en illuminant les grandes assemblées nationales fait naître les Colbert et les Pombal, et prépare pour les empires les siècles d'Auguste et de Louis XIV.

POÉSIE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait; et par mes artifices,
 Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
 Je suis donc arrivée au dououreux moment
 Où je vois par mon crime expirer mon amant;
 N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
 Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
 Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
 Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
 Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
 Roxane ou le sultan ne te l'ont point ravie;
 Moi seule j'ai tissu le lien malheureux
 Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds,
 Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
 Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
 Retenir mes esprits prompts à m'abandonner!
 Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
 Mais c'en est trop; il faut, par un prompt sacrifice,
 Que ma fidèle main te venge et me punisse.

RACINE, *Bajazet*, Acte V.

STANCES,

Autour de ce foyer le destin nous rassemble;
 Ah! jouissons encor d'un instant de bonheur:
 Du plaisir de nous voir, de nous trouver ensemble,
 Savourons la douceur!

Amis, vous le savez, la fortune cruelle
 Ne répand ses faveurs que d'une avare main;
 Le mortel qui paraît aujourd'hui chéri d'elle,
 Le sera-t-il demain?

Non: peut-être entraîné vers de lointains rivages,
Il lui faudra quitter des parens, des amis,
Pour aller affronter les vents et les orages,
 Bien loin de son pays!

C'est ainsi qu'à la fois inhumaine et légère,
La fortune ici-bas de nous se rit toujours
Capricieux torrent, rien ne peut sur la terre
 En diriger le cours.



SCIENCES.

PLANTE DU MAIS.

Dans deux articles antérieurs nous avons entretenu nos lecteurs de littérature, dans celui-ci nous les entretiendrons d'une substance végétale qui, en conséquence de nouvelles découvertes, est devenue un des produits les plus intéressans dont puisse s'occuper l'économie agricole et manufacturière: nous voulons parler du maïs, plante indigène de l'Amérique méridionale, et dont les naturels du Brésil faisaient une espèce de bière sous le nom de *Caeuin*.

En France, un terrain de 40,000 pieds carrés, semé en maïs, rapporte: 1° Grains de maïs 1455 kil.; 2° Tiges fraîches effeuillées 3704. kil.; 3° Fourrage sec 1082 kil.; 4° Faines, ou paille 290 kil.; 5° Rapes (épis égrenés), Combustibles 915 kil. Les produits industriels qu'on peut retirer des 3704 kilogrammes des tiges fraîches, sont: 1° Sucre brut 74 kil.; 2° Mélasse 148 kil.; 3° Pulpes

ou parenchymes 1111 kil. Ces deux derniers produits fournissent, l'un 74 kilogrammes d'alcool, et l'autre 500 kilogrammes de papier.

Si nous faisons une récapitulation des divers produits qu'on peut extraire du maïs, nous verrons que cette plante produit des aliments pour l'homme et divers animaux: sucre, mélasse, alcool, potasse, vinaigre, bière et une grande quantité de papier. Si en France, où le maïs est exotique et ne produit qu'une fois l'année, en petite quantité, sa culture est si avantageuse, à plus forte raison au Brésil, où étant indigène, il produit deux fois par an dans certaines localités. Il existe dans l'Amérique méridionale plusieurs variétés de maïs, mais les plus connues sont le maïs rouge, le jaune et le blanc; celui-ci ayant des tiges beaucoup moins ligneuses que ses congénères, doit nécessairement produire un papier supérieur. Le mécanisme pour la fabrication du sucre, du papier et des autres produits, ne diffère en rien de celui employé jusqu'à ce jour dans ce genre de

blication.

Cette industrie, inconnue jusqu'ici, peut être considérée comme une nouvelle source de richesses pour le Brésil, qui possède la matière première en plus grande abondance et en meilleure qualité qu'aucun pays du monde. Les cinq variétés de Maïs indigènes du Brésil appartiennent au *Zea Mais*, genre de plante monocotylidone, de la famille des graminées de Jussieu, et de la Monocotylétrie triardrie de l'ancien système de Linné.

DR. EMILE GERMON.

Nouvelles diverses.

En conséquence des hostilités commencées entre la Turquie et l'Egypte, le roi a demandé aux Chambres un crédit supplémentaire de dix millions pour augmenter les forces navales dans le Levant. Le prince de Joinville, a été nommé chef d'état major de l'amiral Lalande, commandant des forces françaises dans la Méditerranée.

— Des lettres de Dresde, parlent d'un congrès dans lequel l'Autriche sera représentée par le prince de Metternich, la Russie par le général Comte de Witt; et la Prusse par le Baron de Verher. Les petits souverains de l'Allemagne et de l'Italie, ceux de Suède et de Danemark seront invités à y envoyer des représentants. On dit que ce congrès aura lieu à Carlsbad, et qu'on y traitera des affaires générales de l'Europe. On a remarqué que la famille royale exilée de France y a loué un palais, ainsi que le prince Wasa de Suède.

REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 31 AOUT 1839.

Les nouvelles reçues ce mois-ci des provinces du Pará, de Maranhão, de Geará, de Rio Grande et de S. Catharina, sont en général de nature à donner les craintes les plus sérieuses pour l'avenir du Brésil. Les journaux les plus accrédiés de la Capitale (*o Jornal do Comércio e o Despertador*) s'expriment en ces termes à ce sujet:

« La main du malheur, qui depuis si long-temps frappe notre patrie de ses coups, paraît n'être point encore lassée; la lave embrasée du volcan qui éclata à Rio Grande en 1835, vient d'envahir la province de S. Catharina; la florissante ville de Laguna est tombée au pouvoir des rebelles; à Maranhão, les bandes de Raymundo Genes continuent le cours de leurs dévastations; une ville importante est en leur puissance, et la capitale même de la province courrait des risques si elle n'était pas défendue par le patriotisme de sa population et l'activité de ses autorités. »

— « L'incendie révolutionnaire, allumé aux deux extrémités du Brésil, et mal éteint sur les autres points, menace tout l'empire d'une conflagration générale, si des mesures promptes et efficaces ne sont pas prises et si les pouvoirs politiques de l'état ne s'accordent pas sur les moyens extraordinaires qui doivent être employés pour rétablir l'ordre dans les provinces révoltées, et préserver les autres de la contagion révolutionnaire.

